

** Commentaires du 23 décembre 2012 **

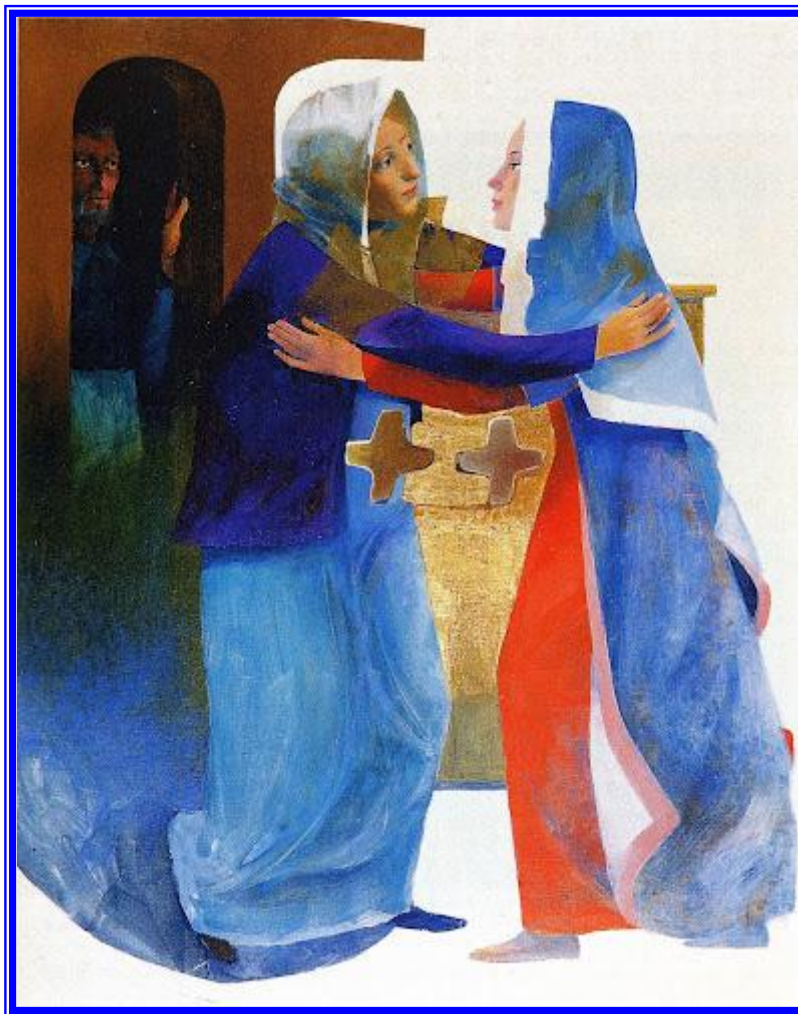


Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

4^e dimanche de l'Avent, Année C :

« Relevez la tête ! »



ARCABAS

1. Les textes de ce dimanche

1. Mi 5, 1-4
2. Ps 79, 2.3bc, 15-16a, 18-19
3. He 10, 5-10
4. Lc 1, 39-45





PREMIÈRE LECTURE : Mi 5, 1-4

Lecture du livre de Michée

Parole du Seigneur :

¹ Toi, Bethléem Ephrata, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que je ferai sortir celui qui doit gouverner Israël. Ses origines remontent aux temps anciens, à l'aube des siècles.

² Après un temps de délaissement, viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter, et ceux de ses frères qui resteront rejoindront les enfants d'Israël.

³ Il se dressera et il sera leur berger par la puissance du Seigneur, par la majesté du nom de son Dieu. Ils vivront en sécurité, car désormais sa puissance s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre,

⁴ et lui-même, il sera la paix !

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Mi 5, 1-4

Nous avons vu déjà souvent que les prophètes emploient deux types de langage : premier langage, les avertissements pour ceux qui se laissent aller, qui oublient l'Alliance avec Dieu et ses exigences : le prophète est là pour les avertir qu'ils sont en train de fabriquer eux-mêmes leur propre malheur... deuxième langage, les encouragements pour ceux qui essaient de rester fidèles mais qui risquent bien de se décourager à la longue. Et c'est aussi difficile d'écouter les encouragements quand on n'en peut plus que d'accepter les reproches quand ils sont mérités. Le texte que nous avons sous les yeux

est bien évidemment de la deuxième veine, celle des encouragements. Où trouve-t-on la preuve qu'on est en période difficile et qu'on est bien près de se décourager ? Quand le prophète écrit « Après un temps de délaissement », il est évident qu'il fait allusion à la période qu'on est en train de vivre ; très certainement le peuple se sent délaissé par Dieu. Et il en vient à dire : toutes les belles promesses qu'on nous a répétées depuis des siècles, ce n'étaient que de belles paroles. Le roi idéal qu'on nous a promis, il n'est pas encore né ! Il ne verra jamais le jour.

De quelle période historique s'agit-il ? On ne le sait pas trop : le prophète Michée a vécu au huitième siècle dans la région de Jérusalem, à l'époque où l'empire assyrien était très inquiétant ; et les rois de l'époque ne ressemblaient guère au portrait idéal du roi-Messie qu'on attendait ; on pouvait bien se croire délaissés ; ce texte pourrait donc être de Michée. Mais, pour des quantités de raisons, de langue, de style, de vocabulaire, beaucoup pensent que ce texte, dans sa forme actuelle, est très tardif et qu'il aurait été inséré a posteriori dans le livre de Michée. À ce moment-là, les raisons du découragement seraient dans la disparition de la royauté ; depuis l'exil à Babylone, le trône de Jérusalem n'existe plus, David n'a plus de descendant ; on vit presque sans discontinuer sous domination étrangère. C'est bien à ce moment-là, justement, qu'on a éprouvé le plus urgent besoin de se rappeler les promesses concernant le Messie.

Notre prophète (que ce soit Michée ou un autre ne change pas le sens) répond : vous vous croyez délaissés, mais pourtant, soyez bien certains que le projet de Dieu se réalisera. Le Messie naîtra : « Après un temps de délaissement, viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter ». En français, cette phrase pourrait sembler du fatalisme ; mais c'est tout le contraire : « viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter », cela signifie que cela doit arriver, ce n'est pas une nécessité, c'est une certitude. Simplement parce que Dieu l'a promis. « Celle qui doit enfanter », cela veut dire : celle qui est prévue pour cela dans le plan de Dieu. Et alors, il faut comprendre que le temps de délaissement apparent qu'on est en train de vivre n'est qu'un moment dans le déroulement de l'histoire humaine.

Pourquoi cette insistance sur Bethléem ? « Toi, Bethléem Ephrata, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que je ferai sortir celui qui doit gouverner Israël. » Il y a deux raisons : premièrement, on sait que le Messie doit être de la descendance de David ; or c'est à Bethléem que le prophète Samuel était venu, sur ordre de Dieu, choisir un roi parmi les huit fils de Jessé... Donc, pour des oreilles habituées, le seul nom de Bethléem évoquait la promesse du Messie.

Deuxièmement, le contraste est voulu entre la grande et orgueilleuse Jérusalem et l'humble bourgade de Bethléem : « le plus petit des clans de Juda ». Un prophète ne peut pas manquer d'épingler cela ! C'est dans la petitesse, la faiblesse que la puissance de Dieu se manifeste. Selon sa méthode habituelle, Dieu choisit les petits pour faire de grandes choses. Et ce n'est sûrement pas par hasard que le prophète accole le nom Ephrata à celui de Bethléem : car Ephrata signifie « féconde » ; ce nom était en fait le nom d'un clan seulement parmi tous ceux qui étaient installés dans la région de Bethléem ; mais, désormais, c'est Bethléem tout entière qui sera appelée « féconde ».

Cette prophétie de Michée sur la naissance du Messie à Bethléem était certainement bien connue du peuple juif. La preuve en est que, dans l'épisode des rois Mages (Mt 2, 6), Matthieu nous rapporte que les scribes ont cité au roi Hérode la phrase de Michée pour guider la route des Mages vers Bethléem. Mais qui s'est souvenu ensuite que Jésus était bien né à Bethléem ? Pour beaucoup des contemporains de Jésus, il était le Nazaréen ; pour ceux-là, il était impensable que ce Galiléen soit le Messie. On en a la preuve dans l'évangile de Jean par exemple : quand on a commencé à se poser sérieusement des questions au sujet de Jésus, quand certains ont commencé à dire « il est peut-être le Christ ? », on répondait : « Mais voyons... le Christ ne peut pas venir de Galilée, Michée l'a bien dit... » ; voici ce passage : « Parmi les gens de la foule qui avaient écouté les paroles de Jésus, les uns disaient : Vraiment, voici le Prophète ! D'autres disaient : le Christ, c'est lui. Mais d'autres encore disaient : le Christ pourrait-il venir de Galilée ? L'Écriture ne dit-elle pas qu'il sera de la lignée de David et qu'il viendra de Bethléem, la petite cité dont David était originaire ? C'est ainsi que la foule se divisa à son sujet. » (Jn 7, 40 - 43).

Revenons aux paroles de Michée ; il reprend les termes de la fameuse promesse, toujours la même, répétée au long des siècles depuis David : un roi naîtra dans la descendance de David ; tel un berger, il fera régner la justice et la paix. Et pas seulement sur Jérusalem : le prophète insiste comme à plaisir sur l'extension de la paix promise : c'est l'humanité tout entière qui est concernée dans l'espace et dans le temps : dans l'espace « Ils vivront en sécurité, car désormais sa puissance s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre »... dans le temps puisque « ses origines remontent aux temps anciens, à l'aube des siècles ». Le dessein bienveillant de Dieu est vraiment pour tous les hommes de tous les temps !

NB : la note d'universalisme très marquée au verset 3 s'explique mieux si cette prédication (insérée dans le livre de Michée) n'est pas du prophète Michée lui-

même (au 8ème siècle av. J.C.), mais d'un disciple postérieur : car l'universalisme du projet de Dieu (tout comme le monothéisme strict dont il est le corollaire) n'a été compris que pendant l'Exil à Babylone probablement

PSAUME : Ps 79, 2.3bc, 15-16a, 18-19

R/ Dieu, fais-nous revenir ; que ton visage s'éclaire, et nous serons sauvés !

Psaume 79/80

- ² Berger d'Israël, écoute,
toi qui conduis ton troupeau, resplendis !
- ^{3b} Réveille ta vaillance
- ^{3c} et viens nous sauver.
- ¹⁵ Dieu de l'univers, reviens !
Du haut des cieux, regarde et vois :
visite cette vigne, protège-la,
- ^{16a} celle qu'a plantée ta main puissante.
- ¹⁸ Que ta main soutienne ton protégé,
le fils de l'homme qui te doit sa force.
- ¹⁹ Jamais plus nous n'irons loin de toi :
fais-nous vivre et invoquer ton nom !

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 79, 2.3bc, 15-16a, 18-19

« Jamais plus nous n'irons loin de toi : fais-nous vivre et invoquer ton nom ! » Cette simple phrase nous dit que nous sommes dans une liturgie pénitentielle. Le « jamais plus » est évidemment une résolution : « Jamais plus nous n'irons loin de toi », cela veut dire que le peuple reconnaît ses infidélités et il considère que ses malheurs présents en sont la conséquence. Le reste du psaume détaillera ces malheurs, mais déjà, sans aller chercher plus loin, nous lisons « Réveille ta vaillance et viens nous sauver », une phrase qu'on ne dirait pas si on n'expérimentait pas cruellement le besoin d'être sauvé.

Dans cette prière, on évoque deux titres de Dieu : il est le berger d'Israël, il en est aussi le vigneron. Deux images de sollicitude, d'attention constante ; deux images évidemment inspirées par la vie quotidienne en Palestine, où, aux temps bibliques, les bergers et les vigneronniers étaient bien présents dans la vie économique. Faute de temps, je parlerai seulement de l'image de la vigne dans l'Ancien Testament.

« Dieu de l'univers, reviens ! Du haut des cieux, regarde et vois : visite cette vigne, protège-la, celle qu'a plantée ta main puissante. » Le texte le plus évocateur sur ce thème (et visiblement notre psaume s'en est inspiré), c'est le chant de la vigne chez Isaïe : « Que je chante pour mon ami le chant du bien-

aimé et de sa vigne : mon bien-aimé avait une vigne sur un coteau plantureux. Il y retourna la terre, enleva les pierres, et installa un plant de choix. Au milieu, il bâtit une tour et il creusa aussi un pressoir. » (Is 5, 1-2d). (On pense généralement que ce chant de la vigne chez Isaïe s'inspire d'un chant populaire, qu'on chantait dans les mariages comme modèle de sollicitude du jeune marié pour sa bien-aimée.)

En écho, dans des versets que nous ne lisons pas ce dimanche, notre psaume développe la comparaison ; la sollicitude de Dieu pour son peuple y est comparée à celle du vigneron pour sa vigne : « La vigne que tu as prise à l'Égypte, tu la replantes en chassant des nations. Tu déblaies le sol devant elle, tu l'enracines pour qu'elle envahisse le pays. Son ombre couvrait les montagnes, et son feuillage les cèdres géants ; elle étendait ses sarments jusqu'à la mer, et ses rejets jusqu'au Fleuve. » (v. 9-12). On a ici l'évocation des heures de gloire d'Israël : les débuts du peuple, avec la sortie d'Égypte, l'Exode, l'entrée en terre Promise, l'Alliance de Dieu avec les douze tribus, la conquête progressive de la terre... et surtout, l'ascension irrésistible de ce peuple parti de rien ! Et cette aventure extraordinaire, ce peuple sait bien que c'est à son Dieu qu'il la doit, à sa Présence continuelle, à sa sollicitude. C'est lui, réellement, qui a fait naître et grandir son peuple avec un soin jaloux. Et la croissance a été telle qu'on peut réellement parler d'heures de gloire : « Son ombre couvrait les montagnes, et son feuillage les cèdres géants ; elle étendait ses sarments jusqu'à la mer, et ses rejets jusqu'au Fleuve », c'est une évocation des conquêtes de David qui a considérablement repoussé les frontières de son royaume.

Seulement voilà : la lune de miel n'a pas duré ; chez Isaïe, déjà, la chanson racontait un amour heureux au début, mais finalement malheureux : la bien-aimée a été infidèle. Que disait l'amoureux déçu ? Voici la suite du chant de la vigne chez Isaïe : « Il en attendait de beaux raisins, il n'en eut que de mauvais. Et maintenant, habitants de Jérusalem et gens de Juda, soyez donc juges entre moi et ma vigne. Pouvais-je faire pour ma vigne plus que je n'ai fait ? J'en attendais de beaux raisins, pourquoi en a-t-elle produit de mauvais ? (Is 5, 2 - 4). Et l'on connaît la fin de la chanson, le vigneron en colère abandonne sa vigne : « Je vais vous apprendre ce que je vais faire de ma vigne : enlever sa clôture pour qu'elle soit dévorée par les animaux, ouvrir une brèche dans son mur pour qu'elle soit piétinée. J'en ferai une pente désolée : elle ne sera ni taillée ni sarclée, il y poussera des épines et des ronces ; j'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie. » (Is 5, 5 - 6).

Dans ce psaume, c'est la même histoire d'un amour trompé ; bien sûr, quand il s'agit d'Israël, ce qu'on appelle ses infidélités, ce sont l'idolâtrie et tous les manquements à la Loi de Dieu. Et, là encore cela n'a pas été sans conséquences : à entendre en entier notre psaume d'aujourd'hui, le malheur est arrivé.

Voici quelques versets : « Pourquoi as-tu percé sa clôture ? Tous les passants y grappillent en chemin ; le sanglier des forêts la ravage et les bêtes des champs la broutent. » (v. 13-14). Et, un peu plus loin : « La voici détruite, incendiée (v. 17), ailleurs encore : « Tu fais de nous la cible des voisins : nos ennemis ont vraiment de quoi rire ! » (v. 7). Traduisez : nous sommes en période d'occupation étrangère, les animaux qui dévastent la vigne (et les sangliers, comme les porcs,

étaient des animaux impurs), ce sont les puissances étrangères, les ennemis du moment. De quels ennemis s'agit-il précisément ? L'histoire ne le dit pas. En tout cas, il est clair qu'Israël reconnaît une faute et pense être châtié par Dieu ; le psaume implore son pardon en disant : « Vas-tu longtemps encore opposer ta colère aux prières de ton peuple, le nourrir du pain de ses larmes, l'abreuver de larmes sans mesure ? » (v. 5-6).

Cette image d'un Dieu qui punit nous heurte aujourd'hui, parce que, grâce à la pédagogie patiente de Dieu, nous avons progressé dans la Révélation : alors que ce psaume, évidemment, reflète l'état de la réflexion théologique à l'époque où il a été écrit. A cette époque-là, on considère que tout vient de Dieu, le bonheur comme le malheur. Plus tardivement on découvrira que Dieu respecte tellement la liberté de l'homme qu'il ne tire pas toutes les ficelles de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, ce psaume nous donne une magnifique leçon de foi et d'humilité : le peuple reconnaît ses infidélités et prend la ferme résolution de ne pas les répéter : « Jamais plus nous n'irons loin de toi ». En même temps c'est vers Dieu aussi qu'il se tourne pour demander la force de la conversion : « Fais-nous vivre et invoquer ton nom. »

DEUXIÈME LECTURE : He 10, 5-10

Lecture de la lettre aux Hébreux

Frères,

10.

⁵ En entrant dans le monde, le Christ dit, d'après le Psaume : Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as fait un corps.

⁶ Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché ;

⁷ alors, je t'ai dit : Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté, car c'est bien de moi que parle l'Écriture.

⁸ Le Christ commence donc par dire : Tu n'as pas voulu ni accepté les sacrifices et les offrandes, les holocaustes et les expiations pour le péché que la Loi prescrit d'offrir.

⁹ Puis il déclare : Me voici, je suis venu pour faire ta volonté. Ainsi, il supprime l'ancien culte pour établir le nouveau.

¹⁰ Et c'est par cette volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés, grâce à l'offrande que Jésus Christ a faite de son corps, une fois pour toutes.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : He 10, 5-10

Par deux fois, dans ces quelques lignes, nous avons entendu la même phrase : « Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté » ; elle est extraite du psaume 39 (40). Quelques mots, d'abord, sur ce psaume : c'est un psaume d'action de grâces ; il commence par décrire le danger mortel auquel le peuple d'Israël a échappé : « D'un grand espoir j'espérais le Seigneur : il s'est penché vers moi pour entendre mon cri. Il m'a tiré de l'horreur du gouffre, de la vase

et de la boue ; il m'a fait reprendre pied sur le roc, il a raffermi mes pas. » Ce dont il est question ici, c'est la sortie d'Égypte ! Et c'est pour cette libération qu'on rend grâce. Le psaume continue : « Dans ma bouche, il a mis un chant nouveau, une louange à notre Dieu. » Et un peu plus loin : « Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as fait un corps. Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché ; alors je t'ai dit : Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté ». Traduisez : la meilleure manière de rendre grâce à Dieu, ce n'est pas de lui offrir des sacrifices, c'est de nous rendre disponibles pour faire sa volonté.

Car, en définitive, ce « me voici », c'est la seule réponse que Dieu attend du cœur de l'homme ; c'est le fameux « me voici » des grands serviteurs de Dieu ; c'est celui d'Abraham, pour commencer, au moment du sacrifice d'Isaac ; entendant la voix de Dieu qui l'appelait, il a répondu simplement « me voici » ; et cette disponibilité du patriarche a toujours été donnée en exemple aux fils d'Israël : l'épisode que nous appelons le « sacrifice d'Isaac » (Gn 22) est considéré comme un modèle alors qu'on sait bien qu'Isaac n'a pas été immolé ; preuve qu'on a compris depuis longtemps que la disponibilité vaut mieux que tous les sacrifices.

Un autre célèbre « me voici », ce fut celui de Moïse au buisson ardent ; et cette disponibilité a suffi à Dieu pour faire de ce berger qui se disait bègue le grand chef de peuple qu'il est devenu.

Quelques siècles plus tard, au temps des Juges, un autre « Me voici » fut celui du petit Samuel, celui qui devait devenir un grand prophète du peuple d'Israël. Rappelez-vous le récit de sa vocation : il avait été consacré par ses parents au service de Dieu dans le sanctuaire de Silo auprès du prêtre Eli, et il habitait avec le vieux prêtre. Une nuit, il avait entendu à plusieurs reprises une voix qui l'appelait ; ce ne pouvait être que le prêtre, bien sûr ; et par trois fois, l'enfant s'était levé précipitamment pour répondre au prêtre « tu m'as appelé, me voici ». Et celui-ci, chaque fois, répondait « mais non, je ne t'ai pas appelé ». A la troisième fois, le prêtre avait compris que l'enfant ne rêvait pas et lui avait donné ce conseil : « la prochaine fois que la voix t'appellera, tu répondras Parle Seigneur, ton serviteur écoute. » (1 S 3, 1-9). Et Samuel est resté dans la mémoire d'Israël comme un modèle de disponibilité à la volonté de Dieu. C'est lui qui, quelques années après cette nuit mémorable, devenu adulte, a osé dire au premier roi d'Israël (Saül) cette phrase superbe : « Le Seigneur aime-t-il les holocaustes et les sacrifices autant que l'obéissance à la parole du Seigneur ? Non ! L'obéissance est préférable au sacrifice, la docilité à la graisse des béliers. » (1 S 15, 22). L'idéal de Samuel c'était tout simplement d'être un humble serviteur de Dieu, ce qu'il fut pendant de nombreuses années.

Et vous savez bien que le titre de « serviteur » de Dieu est le plus beau compliment que l'on puisse faire à un croyant dans la Bible. Au point que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, dans les pays de langue grecque, on aimait donner à son enfant le prénom de « Christodule » (christodoulos) qui veut dire « serviteur du Christ » ! (Il y a un monastère de saint Christodule à Patmos, par exemple).

Cette insistance sur la disponibilité nous donne une double leçon à la fois très encourageante et terriblement exigeante : si Dieu ne sollicite que notre disponibilité, cela signifie que chacun, chacune de nous, tels que nous sommes, peut être utile pour le Royaume de Dieu ; voilà qui est encourageant et merveilleux. Mais, deuxième conséquence, cela veut dire également que, lorsqu'un engagement de service nous est demandé, nous ne pourrons plus jamais nous abriter derrière nos arguments habituels : notre ignorance, notre incompetence ou notre indignité !

L'auteur de la Lettre aux Hébreux connaît ce psaume et il sait bien qu'il parle au nom du peuple tout entier ; mais il l'applique à Jésus-Christ, car personne mieux que lui ne peut dire en toute vérité : « Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as fait un corps. Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché ; alors je t'ai dit : Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté, car c'est bien de moi que parle l'Écriture. » Notons bien que la disponibilité du Christ à la volonté du Père ne commence pas au soir du Jeudi-Saint. Ce n'est donc pas seulement la mort du Christ qui est la matière de son offrande, mais sa vie tout entière, l'amour donné à tous au jour le jour, depuis le début de sa vie : « En entrant dans le monde, le Christ dit... tu m'as fait un corps... me voici. » (v. 5-7 citant le psaume 39/40).

Désormais, bien sûr, le Corps du Christ, que nous sommes, n'a rien d'autre à faire que de continuer chaque jour à dire « me voici »... (et à agir en conséquence évidemment).

« La disponibilité vaut mieux que tous les sacrifices » : cette formule hébraïque ne signifie pas que l'on devrait supprimer les sacrifices ; mais que ceux-ci perdent leur sens s'ils ne sont pas accompagnés par une vie de disponibilité et de service de Dieu et des hommes.

Dans un contexte de lutte contre les idoles, on parlait aussi du « sacrifice des lèvres » ; c'est-à-dire une prière et une louange adressées au seul Dieu d'Israël. Parce que cela pouvait bien arriver qu'on offre de coûteux sacrifices au temple de Jérusalem tout en faisant par derrière (si j'ose dire) des prières à

d'autres dieux ; si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal, comme on dit ; les prophètes étaient très sévères là-dessus, parce que cela fait du mal justement, contrairement à ce qu'on croit ! Offrir à Dieu le « sacrifice des lèvres » c'était lui appartenir sans partage. Et cela valait mieux, on le savait, que tous les sacrifices d'animaux. Il suffit de lire Osée par exemple : « En guise de taureaux, nous t'offrirons en sacrifice les paroles de nos lèvres. » (Os 14,3). Et en écho le psaume 50 : « Offre à Dieu la louange comme sacrifice et accomplis tes vœux envers le Très-Haut... Qui offre la louange comme sacrifice me glorifie. » (Ps 50, 14. 23).

En matière de disponibilité comme unique condition pour le service de Dieu, on en a un bel exemple avec l'histoire de Jacob : ce n'était pas un « enfant de chœur », et le récit biblique ne fait rien pour atténuer sa malhonnêteté parfois ! Mais il avait une qualité majeure, la soif de Dieu. C'est cela qui lui a permis d'entrer dans la grande chaîne des serviteurs du projet de Dieu.

ÉVANGILE : Lc 1, 39-45

Acclamation :

Alléluia. Alléluia.

Chante et réjouis-toi, Vierge Marie :
celui que l'univers ne peut contenir demeure en toi.

Alléluia. (cf. So 3, 14.17)

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc

^{1.}
³⁹ *En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée.*

⁴⁰ *Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth.*

⁴¹ *Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint,*

⁴² *et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni.*

⁴³ *Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ?*

⁴⁴ *Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi.*

⁴⁵ *Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. »*

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Lc 1, 39-45

Nous sommes encore au tout début de l'évangile de Luc ; il y a eu, d'abord, les deux récits d'Annonciation : à Zacharie pour la naissance de Jean-Baptiste, puis à Marie pour la naissance de Jésus ; et voici ce récit que nous appelons

couramment la « Visitation ». Tout ceci a plutôt les apparences d'un récit de famille, mais il ne faut pas s'y tromper : en fait, Luc écrit une œuvre éminemment théologique ; il faut certainement donner tout son poids à la phrase centrale de ce texte : « Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte » ; cela veut dire que c'est l'Esprit Saint en personne qui parle pour annoncer dès le début de l'Évangile ce qui sera la grande nouvelle de l'évangile de Luc tout entier : celui qui vient d'être conçu est le « Seigneur ».

Et quelles sont ces paroles que l'Esprit inspire à Élisabeth ? « Tu es bénie »... « Le fruit de tes entrailles est béni » : ce qui veut dire Dieu agit en toi et par toi et Dieu agit en ton fils et par ton fils. Comme toujours l'Esprit Saint est celui qui nous permet de découvrir dans nos vies et celle des autres, tous les autres, la trace de l'œuvre de Dieu.

Luc n'ignore sûrement pas non plus que la phrase d'Élisabeth « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. » reprend au moins partiellement une phrase de l'Ancien Testament. C'est dans le livre de Judith (Jdt 13,18-19) : quand Judith revient de l'expédition dans le camp ennemi, où elle a décapité le général Holopherne, elle est accueillie dans son camp par Ozias qui lui dit : « tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Seigneur Dieu ». Marie est donc comparée à Judith : et le rapprochement entre ces deux phrases suggère deux choses : la reprise de la formule « tu es bénie entre toutes les femmes » laisse entendre que Marie est la femme victorieuse qui assure à l'humanité la victoire définitive sur le mal ; quant à la finale (pour Judith « béni est le Seigneur Dieu » et pour Marie « le fruit de tes entrailles est béni »), elle annonce que le fruit des entrailles de Marie est le Seigneur lui-même. Décidément, ce récit de Luc n'est pas seulement anecdotique !

Au passage, on ne peut pas s'empêcher de comparer la force de parole d'Élisabeth au mutisme de Zacharie ! Parce qu'elle est remplie de l'Esprit Saint, Élisabeth a la force de parler ; tandis que, vous vous en souvenez, Zacharie ne savait plus parler après le passage de l'ange parce qu'il avait douté des paroles qui lui annonçaient la naissance de Jean-Baptiste.

Quant au futur Jean-Baptiste, lui aussi, il manifeste sa joie : Élisabeth nous dit qu'il « tressaille d'allégresse » dans le sein de sa mère dès qu'il entend la voix de Marie. Il faut dire que lui aussi est rempli de l'Esprit Saint : rappelez-vous les paroles de l'ange à Zacharie : « Sois sans crainte, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean. Tu en auras joie et allégresse et beaucoup se réjouiront de sa naissance... il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère. »

Je reviens aux paroles d'Élisabeth : « Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? » ; elle aussi nous renvoie à un épisode de l'Ancien Testament : l'arrivée de l'arche d'Alliance à Jérusalem (2 Sam 6, 2-11) ; lorsque David se fut installé comme roi à Jérusalem, lorsqu'il eut un palais digne du roi d'Israël, il envisagea de faire monter l'Arche d'Alliance dans cette nouvelle capitale. Mais il était partagé entre la ferveur et la crainte ; il y eut donc une première étape dans l'enthousiasme et la joie : « David réunit toute l'élite d'Israël, trente mille hommes. David se mit en route et partit, lui et tout le peuple qui était avec lui... pour faire monter l'arche de Dieu ... On chargea l'arche de Dieu sur un chariot neuf... David et toute la maison d'Israël s'ébattaient devant le Seigneur au son de tous les instruments... des cithares, des harpes, des tambourins, des sistres et des cymbales... ». Mais là se produisit un incident qui rappela à David qu'on ne met pas impunément la main sur Dieu : un homme qui avait mis la main sur l'arche sans y être habilité mourut aussitôt.

Alors, chez David la crainte l'emporta et il dit « comment l'Arche du Seigneur pourrait-elle venir chez moi ? » Du coup le voyage s'arrêta là : David crut plus prudent de renoncer à son projet et remisa l'Arche dans la maison d'un certain Oved-Edom où elle resta trois mois. Mais là, il se produit du nouveau : la rumeur publique disait que la présence de l'arche apportait le bonheur à cette maison. Voilà David rassuré. Du coup, il se décida à faire venir l'arche à Jérusalem. La Bible raconte : « David et toute la maison d'Israël faisaient monter l'arche du Seigneur parmi les ovations et au son du cor. » Au comble de la joie et de l'émotion, David dansait devant l'arche : on nous dit qu'il « tournoyait de toutes ses forces devant le Seigneur... »

On peut penser que Luc a été heureux d'accumuler dans le récit de la Visitation les détails qui rappellent ce récit de la montée de l'arche à Jérusalem : les deux voyages, celui de l'Arche, celui de Marie se déroulent dans la même région, les collines de Judée ; l'Arche entre dans la maison d'Oved-Edom et elle y apporte le bonheur (2 S 6, 12), Marie entre dans la maison de Zacharie et Elisabeth et y apporte le bonheur ; l'Arche reste trois mois dans cette maison d'Oved-Edom, Marie restera trois mois chez Elisabeth ; enfin David dansait devant l'Arche (le texte nous dit qu'il « sautait et tournoyait ») (2 S 6, 16), et Luc note que Jean-Baptiste « bondit de joie » devant Marie qui porte l'enfant.

Tout ceci n'est pas fortuit, évidemment. Luc nous donne de contempler en Marie la nouvelle Arche d'Alliance. Or l'Arche d'Alliance était le lieu de la Présence de Dieu. Marie porte donc en elle mystérieusement, cette Présence de Dieu ; désormais Dieu habite notre humanité : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

(Cf. Le commentaire à la fête de l'Assomption de la Vierge Marie)